

LÉON XIII

À Sa Grandeur Monseigneur Bruchési

I

Au-dessus des grands flots amers de l'Océan,
Environné de fleurs vivaces et fécondes,
Sur un escarpement qui domine les ondes,
Resplendit au soleil un érable géant.

Debout auprès des eaux comme une sentinelle,
Il sourit au navire incliné sous le vent,
Il berce un nid de mousse, et son arceau mouvant
A l'oscillation de la main maternelle.

Il dresse dans la nue un front toujours serein,
Et, plein d'âcres senteurs et d'enivrants murmures,
Sous la brise embaumée agite des ramures
Souples comme l'acier, fermes comme l'airain.

Dans un sol généreux il plonge sa racine ;
Il exhale un parfum qui va jusqu'à l'éther ;
Il ondoie et bruit comme le gouffre amer ;
Il a la majesté de la mer, sa voisine.

Il a la majesté du blanc vieillard pensif
Dont les jours orageux n'ont pu courber la tête.
Depuis quatre cents ans il nargue la tempête,
Il se rit des crachats du grand flot convulsif.

Son feuillage touffu, plein d'un suave arôme,
Abrite le troupeau qui cherche le sommeil,
Et le brun moissonneur, brûlé par le soleil,
Vient rafraîchir son front à l'ombre de son dôme.

Son faite altier reçoit tous les rayons du ciel.
Son flanc recèle un suc limpide et délectable,
Et, sous le fer tranchant qui le blesse, l'érable,
Aux premiers jours d'avril, verse des pleurs de
[miel.]

L'érable a la bonté qu'apporte le grand âge :
Aux hommes, aux brebis, aux oiseaux amoureux
Il ouvre largement ses grands bras généreux,
A la vipère même il donne son ombrage.

En vain le vent de mer le tord, en vain le gel
Fait tomber, tous les ans, sa chevelure épaisse,
Il garde sa fraîcheur, sa sève, sa jeunesse,
Et l'arbre séculaire est un arbre immortel.

Le bras du temps, qui peut tout rompre et tout
[dissoudre,
Épargne ce géant, qui berce un nid d'oiseau.
Il mourra cependant, comme l'humble roseau ;
Il tombera frappé par la hache ou la foudre.

Il tombera, le torse encor plein de verdure.
Sa chute formidable ébranlera la terre ;
Et c'est couché, le front blanchi par la poussière,
Que l'arbre apparaîtra dans toute sa grandeur.

Et l'oiseau n'ira plus gazouiller sous son dôme,
Nul ne demandera de l'ombrage au titan ;
Mais longtemps le pasteur au bord de l'Océan
Croira voir ondoyer son glacieux fantôme.

II

Arbre majestueux et fort comme l'airain,
Sur un sommet sacré qui domine le monde,
Cette mer inconstante où s'égare la sonde,
Un vieillard rayonnait d'un éclat souverain.

Il rayonnait au bord de l'onde universelle,
Projetant un reflet céleste sur les flots,
D'un regard inquiet suivant les matelots
Sur le pont du navire où l'écume ruisselle.

Il dépassait les rois de son front génial,
Rien ne le retenait à notre argile impure.
Pour façonner son corps étrange, la nature
Semblait avoir choisi le bronze et le cristal.

A tous les vents du ciel il jetait la semence
Du droit, de la sagesse et de la vérité,
Et ses enseignements avaient la majesté
Des grands cieus étoilés et de la mer immense.

Il avait la vigueur de l'arbre altier et fier
Dont le fauve ouragan ne peut ployer la cime,
Et, cinq lustres durant, debout devant l'abîme,
Il nargua les crachats des vagues de l'enfer.

Le saint vieillard savait conjurer les orages.
Les fronts les plus altiers s'inclinaient sous sa
[main.]

Le pèlerin croyait du vieil érable humain
Sentir tomber sur lui le plus doux des ombrages.

Sa langue avait touché le charbon de l'autel,
Qui fit frémir jadis la lèvre d'Isaïe,
Et par son cœur ouvert la sainte Poésie
De l'Hymette laissait à flots couler le miel.

Humble comme Jésus, grand comme Zoroastre,
Serein dans la tempête et devant le tombeau,
Au-dessus de son front il dressait un flambeau
Versant sur l'univers l'éclat d'un nouvel astre.

Rien n'altérerait son calme et sa virilité,
Et l'âge vainement le fouettait de son aile.
Sa tête, rajeunie à chaque aube nouvelle,
Se nimbait des reflets de l'immortalité.

Il rayonnait toujours de sa chaleur première,
Et nous semblait des ans désespérer l'effort.
Il devait cependant succomber, et la mort
Hier a terrassé le colosse-lumière.

Sa chute a fait frémir toute l'humanité ;
Et c'est gisant au pied du vieux trône de Pierre
Que le vieillard auguste apparaît à la terre
Dans toute sa splendeur et sa sublimité.

Il est entré déjà dans l'éternel silence ;
Nul ne le verra plus enseigner et bénir ;
Mais de l'arbre tombé vivra le souvenir,
Car sa grande ombre emplit le siècle qui com-
[mence.]

W. CHAPMAN.

Ottawa, 23 juillet 1903.

LE PRÉSIDENT LOUBET À LONDRES

Le voyage du président de la République française en Angleterre, du 6 au 9 juillet, s'est accompli dans les meilleures conditions. M. Loubet, accompagné de M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, a reçu d'Edouard VII, de la reine Alexandra, de la famille royale et de la population anglaise, l'accueil le plus cordial.

Le caractère et la portée de cet événement historique se trouvent précisés dans les termes des toasts échangés entre les deux chefs d'Etat, au dîner de gala du palais de Buckingham.

"J'ai l'espoir, a dit le roi, que nos deux pays conserveront toujours l'un vis-à-vis de l'autre les relations les plus intimes et l'amitié la plus profonde."

"La France, a répondu le Président, conserve précieusement le souvenir de la visite que vous avez faite à Paris. Je suis certain qu'elle aura les plus heureux effets et qu'elle servira hautement à maintenir et à resserrer encore davantage les relations qui existent entre les deux nations pour leur bien commun et la garantie de la paix du monde."

Il convient également de remarquer l'allocution très significative prononcée à la réception du Guildhall, par le lord-maire, se félicitant de la fin des "malentendus" qui ont pu diviser les deux grandes nations voisines, et la réponse de M. Loubet, s'associant aux vœux formés pour l'"entente cordiale" entre les deux peuples auxquels le sentiment de leurs "intérêts communs" doit inspirer l'esprit de conciliation qui servira la cause de l'humanité.

Dignes fils de la France et loyaux sujets britanniques, les Canadiens-français ont donc une double raison d'être fiers d'un rapprochement aussi sensible entre les deux grandes nations qui exercent le plus d'influence sur les destinées du monde.

L'"Album Universel" a cru intéresser vivement ses lecteurs en illustrant aujourd'hui sur son frontispice la rencontre mémorable du président Loubet et du roi Edouard VII, à Londres.

ÉPURONS NOTRE LANGUE

BOSS. — S'emploie à tort pour MAITRE. Ne dites pas : Voici le BOSS de l'administration civique. Dites plutôt : Voici le MAITRE de l'administration civique.

BOSSER. — Ce mot n'est pas français dans le sens de BOSSUER, BOSSELER. Au lieu de dire : Ces chaudières sont "bossées", dites, par exemple : Ces chaudières sont "bossuées".

BOUCANE. — Ne saurait remplacer à bon droit le mot français "fumée". Ne pas dire : La BOUCANE des manufactures est malsaine. Il faudrait dire : La "fumée" des manufactures est malsaine.

BOUETTE. — On n'a aucune raison sérieuse pour substituer ce mot au terme français BOUE. Ne dites donc pas : Les gamins se plaisent à jouer dans la BOUETTE. Vous pouvez dire : Les gamins se plaisent à jouer dans la BOUE.

BOUGRANT. — Que de fois n'avez-vous pas entendu ce qualificatif sur les lèvres de personnes irritées ! Ainsi, l'on dit : Ma montre a été volée, n'est-ce pas bougrant ? Il faudrait dire, par exemple : Ma montre a été volée, n'est-ce pas CHOQUANT ?

BOUGREMENT. — N'est pas français. Ce mot ne peut donc être substitué aux adverbes "extrêmement", "excessivement", etc. Au lieu de dire : La vie des campagnards est BOUGREMENT inactive, vous pouvez dire, par exemple : La vie des campagnards est FORT inactive.

LE FAUX CHANOINE ROSENBERG



Le faux chanoine Rosenberg

Nos lecteurs ont suivi dans les journaux les péripéties de l'odyssée, plutôt comique, du Père Robert Dorval, ce prêtre de nationalité canadienne, arrêté en Syrie, à Beyrouth, comme étant le fameux et introuvable Rosenberg, et amené en France pour y rendre compte à la justice des escroqueries de l'ancien chanoine prébendé. On s'était trompé : il fallut bien le reconnaître, après enquête, vérifications et confrontations décisives, faites au Palais. D'ailleurs, une simple comparaison entre la photographie du vrai Rosenberg et le présent portrait du faux Rosenberg permet de constater, à première vue, que celui-ci n'est nullement le sosie de celui-là. Quelle fut l'origine de l'erreur ? Comment put-elle se produire ? Cruelle énigme ! Points demeurés obscurs ! Quant au Père Dorval, en recouvrant la liberté et en quittant Paris, où il a été transporté "aux frais de la princesse" et fort congrûment hébergé, il est parti sans rancune à l'égard de ses "persécuteurs" et sans trop de regret de sa mésaventure. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, du moins à son gré, sinon au gré de la police et de la justice : elles auront peine à se consoler, l'une de s'être laissé bernier, l'autre d'avoir manqué un client sérieux.

Le journaliste américain, mettant son pardessus :

— Avouez que c'est dur ! Il manque dix lignes à la rubrique nécrologique et me voilà obligé de sortir tuer quelqu'un pour la compléter !

* * *

Une dame à un bal, s'adressant à un fameux docteur, lui dit :

— Que faites-vous donc, monsieur le professeur, quand vous avez un rhume de cerveau ?

— Le professeur. — J'éternue, madame !

* * *

— Comment, vous avez été à Munich et n'avez pas bu de la bière ? Permettez-moi de vous faire observer que c'est comme si vous aviez vu Naples et n'étiez pas mort après !